



## JOURNAL HUMORISTIQUE.

BUREAUX No. 170 RUE NOTRE-DAME.—P. O. BOITE 2144, MONTREAL,

Je me hâte de rire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer.—FIGARO.

VOL I. No. 35.

MONTREAL, 17 AVRIL 1880.

1 CENT LE NUMÉRO

H. BERTHELOT & Cie.,

Editeurs-Propriétaires.



PROMETHÉE CANADIEN EN PROIE AU VAUTOUR DE LA PROTECTION.

### Feuilleton

#### Les Mystères de Montreal.

Un jour après avoir travaillé à décharger du rum d'un navire de la Jamaïque, il avait réussi à faire sauter la bonde d'une barrique. Entre midi et une heure, au lieu d'entrer chez Joe Beef, pour grignoter son lunch, il s'était muni d'une paille et humait la liqueur à bouche quo veux-tu.

Son cerveau fut envahi par les fumées de l'ivresse. Il roula sur le quai et s'endormit à l'ombre au pied du mur de revêtement. Il dormit une couple d'heures. Il avait

ses manches de chemise relevées jusqu'au-dessus du coude. Sur son bras gauche il exhibait un tatouage des mieux réussis, représentant deux cœurs unis, avec la date de son mariage avec Scholastique.

En ouvrant les yeux il vit près de lui un individu mis avec une certaine recherche et fumant un cigare à l'arôme des plus délicats.

Le monsieur paraissait l'examiner avec une certaine curiosité.

L'étranger lui dit :

—Écoutez, l'ami, savez-vous que vous avez là un tatouage magnifique? Est-ce vous qui avez dessiné ces deux cœurs?

—Je penserais, répondit Cléophas en se levant et en poussant un gros hoquet chargé d'estuves alcooliques. Ça me prend, moi, pour

latouer un homme.

—Vous ne me paraissez pas riche, l'ami. Aimerez-vous à gagner cent piastres en or en trois jours?

—Cent piastres en or! Me prenez-vous pour une tête sèche? Venez donc pas m'achaler avec votre argent?

—Écoutez, l'ami. Je suis sérieux. Si vous vous engagez à faire sur un jeune homme un tatouage aussi bien réussi que le vôtre, je vous donne cent louis, parole de gentilhomme. Vous ne paraissez pas me croire. Tenez, voici un acompte.

En même temps l'inconnu sortit de sa poche un billot de dix dollars et le donna à Cléophas. Maintenant suivez-moi à une dizaine de pas et vous entrerez dans une auberge que je vous indiquerai.

Cléophas se dépêcha de mettre sa bougrine et suivit l'étranger qui se dirigea vers le marché de Bonsecours.

L'individu qui venait de donner les \$10 à Cléophas n'était autre que le comte de Bouctouche.

Le comte et Cléophas suivirent la ligne des quais jusqu'au débarcadère des vapeurs de Québec. Ils passèrent par le Carré Jacques-Cartier, onfilèrent la rue St. Amable et prirent la rue St. Vincent.

Le comte entra dans le restaurant de la Mère Gigogno et demanda un salon privé.

Quelques minutes après il fut rejoint par Cléophas.

Le comte commanda une consommation.

Cléophas demanda du whisky et

avala une gobe d'imprimeur. Le comte après avoir lampé son chapeau se redressa et se rejeta en arrière dans sa chaise. Il s'essuya le menton, descendit sa veste et fixant des regards perçants sur Cléophas il lui dit :

— Il y a quelques minutes je vous ai demandé si vous étiez capable de tatouer une image sur le corps d'un individu. Vous m'avez répondu que vous aviez du talent pour ce genre de dessin. Voici ce que j'ai à vous proposer. Voulez-vous que je fasse votre fortune ?

Voulez-vous en trois ou quatre jours gagner assez d'argent pour vous acheter une terre et vous établir confortablement dans quelque paroisse du Nord de Montréal ?

— Avant de vous répondre, monsieur, j'aimerais savoir à qui j'ai affaire. Voulez-vous me dire votre nom, s'il vous plaît ?

— Pour des raisons que vous saurez plus tard, vous devez ignorer qui je suis. Qu'il suffise de vous dire que j'ai assez d'argent pour vous payer.

Le comte ouvrit son porte-feuille et montra à Cléophas une liasse de billets au montant de six ou sept cents piastres.

Cléophas en voyant cette fortune ouvrit les yeux et sa vue commença à s'égarouiller.

— Diable ! mon ami, dit-il, vous me paraissez assez coppé. Je vois que j'ai affaire à un particulier un peu swell. Expliquez ce que vous voulez de moi.

— Avec ceux qui me servent bien je ne me montre pas coibonnier. Avant d'entrer dans les explications de mon plan, je veux m'assurer de votre discrétion. Vous allez me jurer votre grande conscience du bon Dieu que vous ne soufflerez pas un mot à qui que ce soit de ce que je vais vous dire.

— Je vous donne ma parole de gentilhomme et je vous jure ma grande conscience du bon Dieu.

Le comte reprit : Êtes-vous capable de trouver un enfant de six ou sept ans, bien portant, appartenant à quelque famille de pauvres gens. Un enfant qui consentirait à se faire adopter par un des familles les plus riches de Montréal. Je veux le consentement des parents : L'enfant une fois donné, il n'y aura plus de revenez y.

— Je pense que j'ai votre affaire, dit Cléophas. Justement. Il y a le père Sansfaçon, le charretier de la stand de l'Église Bonsecours qui pourra vous passer son petit Pite. Le bonhomme a passé au feu dernièrement. Tout son agrès à péri et maintenant il roule au quiers pour un de ses amis.

— Cet enfant, il me le faudra pour cet après-midi. L'affaire presse. Une fois que je serai en possession du petit garçon je vous compenserai \$100 cash.

— Tenez, monsieur, si vous voulez m'attendre ici cinq minutes, je vais aller cri le père Sansfaçon.

— Bon. Partez et revenez au plus vite.

— Avant de partir, je paie quel que chose, dit Cléophas qui sortit de sa poche le billet de dix piastres que le comte lui avait donné sur le quai.

Cléophas se colla une grosse carabine dans le fusil et sortit du restaurant de la mère Gigogne.

Dix minutes après le roulement d'une voiture se fit entendre sur le pavé raboteux de la petite rue St. Vincent. Cléophas et le père Sansfaçon entrèrent dans l'estaminet.

Le vieux charretier, après s'être rincé la dalle deux ou trois fois avec Cléophas, écouta la proposition du comte.

Le bonhomme voulut savoir le nom de la personne à qui il devait confier son fils.

Le comte refusa et eut raison des objections du charretier en lui donnant deux billets de \$10.

— En fin de compte, dit le père Sansfaçon, vous paraissez faire de l'argent comme du poil. Je ne crois pas que mon petit garçon aie de la misère chez vous. Je vais vous l'envoyer.

Pendant cette conversation une voix stridente se fit entendre dans la rue. C'était un gamin qui criait : Une cent pour le *Vrai Canard* ! la *Patrie* ! le *Nouveau-Monde* !

— Tiens, dit le père Sansfaçon. Ça s'adonne l'y bien. C'est la voix de mon Pite.

Le vieux sortit de la maison et courut après le gamin qui rentra avec lui chez la mère Gigogne.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 17 AVRIL 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Éditeurs. *Greenback* reçus au pair.

Adresse : H. BERTHELOT & Co. Boite 214 P. O. Montréal.

DEMENAGEMENT.

Notre bureau est maintenant au No. 141 rue Notre-Dame, en face du Palais de Justice.

UNE IDÉE DE CANARD.

Un auteur français, Louis Blanc, a dit dans un de ses ouvrages : Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire !

S'il est un pays dans l'univers dont les annales soient arides pour la plume de l'historien, c'est sans contredit le Canada.

Lisez Garneau, l'Abi Ferland et Bibaud, vous n'y trouverez point une page d'un intérêt palpitant. Vous y chercheriez vainement le récit d'une révolution sanglante comme celle de 89, ou d'un massacre comme celui de la St. Barthélemi, d'une peste comme celle qui ravagea l'Europe de 1348 à 1350, de régicides comme ceux commis

par Jacques Clément, Ravaillac et Louvel.

Vous n'y trouverez pas non plus de grandes guerres comme celles entreprises par Annibal, César, Gustave-Adolphe, Louis XIV et Napoléon.

A quoi se résument nos fastes militaires ? A la bataille des plaines d'Abraham où les deux généraux commandant les armées ennemies se sont fait casser la mar-goulette, à l'engagement de Carillon ou l'escarmouche de Chateauguay où les canadiens ont eu trois soldats tués et six de blessés ?

L'histoire du Canada ne nous offre aucune de ces grandes bou-cheries qui nous font venir les cheveux épiés sur la tête. Sur le théâtre de notre histoire la scène ne nous montre que des personnages presque inoffensifs, les drames ne sont pas corsés, l'intérêt languit et le spectateur baille.

M. Gerin Lajoie, un de nos meilleurs écrivains, ne s'est pas trouvé d'accord avec M. Louis Blanc, qui prétendait que le bonheur des peuples consistait à ne pas avoir d'histoire.

Dans sa chanson populaire il a dit :

S-tu vois mon pays,  
Mon pays malheureux.

Malheureux, oui, M. Lajoie malheureux, est la seule épithète que vous pourriez donner à notre pays.

Le Canada est malheureux parce qu'il n'a pas d'histoire, parce qu'il n'a aucune tradition sanglante à livrer à la postérité.

C'est précisément cette accalmie dans notre histoire qui rend notre patrie si ennuyeuse.

Nos compatriotes sont dégoûtés du *statu quo* éternel qui pèse sur leur pays.

Tous les jours nous les voyons par milliers émigrer vers la république voisine.

Si nous pouvions faire parler de nous en donnant à l'univers le spectacle de quelque tragédie nationale, si nous pouvions attirer sur nous l'attention des vieux pays par quelque coup à sensation peut être réussirions-nous à faire, à nous connaître de l'étranger.

Comment faire pour rompre la monotonie de notre histoire ?

La chose est bien simple.

Il nous est venu aujourd'hui une idée lumineuse pour rendre ce pays ou ne peut plus heureux.

Cette idée la voici.

Les hommes qui nous gouvernent, qu'ils soient libéraux ou conservateurs, vivent dans une trop grande sécurité.

Une fois rendus dans les hautes sphères du pouvoir ils vivent comme des coqs en pâte. Ils ne se soucient guère des souffrances du peuple sur lequel chaque année ils font peser une taxe nouvelle.

Le peuple est obéré par les exactions de ses ministres et il paie sans murmurer.

Son sort est certainement tout aussi déplorable que celui des serfs Russes.

Le Czar Alexandre II ne fait point peser sur ses sujets un joug plus dur que celui des ministres de Sir John. MacKenzie, Joly et

Chapleau sur la puissance du Canada.

En Europe, où la civilisation est plus avancée, les rois et les ministres craignent plus les décrets de la colère populaire. Le socialisme et le nihilisme arment la main des régicides. Il n'y a pas un roi contre lequel il n'y a pas eu de tentative d'assassinat. Ces conspirations ou bien continuellement contre le pouvoir ont pour effet de créer chez les maîtres du peuple une frayeur salutaire. Le gouverneur ou le ministre, craignant des attentats contre sa vie, est un peu plus content avec ses administrés.

Se sachant entouré d'assassins et exposé tous les jours à être appelé subitement à rendre ses comptes devant celui pour qui le roi et paysan sont égaux, il tient ses affaires de conscience en ordre. Il ne songe pas à piller le coffre à l'état et à commettre des injustices envers le peuple.

Loin de nous l'idée d'approuver les principes et les actions des nihilistes, mais ce que nous aimerions, ce serait de voir en Canada des événements qui attireraient sur nous l'attention de l'Europe, où nous sommes presque totalement oubliés. Pourquoi n'aurions-nous pas des attentats, des conspirations tout comme les Russes les Prussiens, les Espagnols et les Italiens

Nous n'aimerions pas à voir tomber un de nos gouverneurs ou un de nos chefs de cabinet sous la bal- le ou le poignard de l'assassin. Oh ! non, nos hommes d'Etat ne méritent pas encore ce châtiment pour leurs méfaits. Seulement, histoire de nous signaler à l'attention des nations, nous devrions avoir de temps en temps, un attentat contre nos gouvernants, un attentat, bien entendu, qui n'aurait pas des conséquences mortelles. S'il faut en croire certaines correspondances qui ont paru dans la *Patrie*, il existe parmi nous une association dangereuse de nihilistes. Pourquoi cette société secrète ne nous recréerait-elle pas par une tentative dans le genre de celle du Jardin d'Hiver à St. Peter-bourg ? Quelques bons coups de pistolets chargés à poudre, dirigés contre les ministres, ne pourraient-ils leur faire du bien. Il y aurait alors du nouveau dans nos journaux, le crime aurait un retentissement par de là l'Atlantique ; le Canada, qui ferait parler de lui, serait une nation, quoi !

Ces coups de pistolets chargés à poudre et répétés fréquemment seraient cause que nos ministres se prépareraient à la mort par des conversations sincères. Masson dirait à Langevin : Tous les jours je suis exposé à mourir de mort subite. Je vais reparer tous les actes d'injustice que j'ai commis dans mon département. Je vais renier Sir John s'il est possible à enrichir des *jobbers* sans conscience aux dépens du public.

Langevin ferait résipiscence de crainte de partir trop vite pour l'autre monde. Il restituerait les \$32,000 à Sir Hugh Allan et dirait son *meu culpa*.

Joly, de son côté, ferait vendre

ses propriétés privées pour remettre dans le trésor de la province des sommes folles qu'il a données pour la ferme Gale, les *nut locks* et les impressions de l'*Éclairer*. Charpentier pour faire le bordas de sa conscience avant de perdre le goût du pain d'une manière inopinée, ferait venir ses amis intimes et leur dirait : Écoutez, mes bons, je n'ai pas envie de griller de l'autre côté pour tous les coups de poche que vous me faites faire. Avant la fin de la journée on peut me casser le coco et je veux avoir l'âme propre. Vous allez tous décamper de ma boutique et ne jamais vous montrer devant moi.

Allons, ces tentatives d'assassinats auraient peut-être leur bon côté, quand ce ne serait celui qu'on fait convertir sérieusement tous nos ministres ?

Est-ce que nous n'aurions pas alors des des petits gouvernements modèles ?

Est-ce que nous n'aurions pas alors quelques pages sérieuses et intéressantes à insérer dans notre histoire ?

Est-ce qu'on ne parlerait pas de nous dans les vieux pays ? Est-ce que les journaux de Paris ne diraient pas : Ces Canadiens après tout, ce sont des *bricks* ?

S'il faut exécuter le plan que nous suggérons aujourd'hui à nos lecteurs, il est bien entendu que personne en montrera ce numéro du *Vrai Canard* aux ministres ou à leurs intimes.

UN MAUVAIS REVE.

Un monsieur de la rue St. Joseph, bien connu dans son quartier, par son amour de la dice boutique est allé au Sault au Récollet, la veille de Noël, 1879, pour prendre part à une raffle de dindes.

Ce soir-là, il s'est râté une cinquantaine de dindes de la plus belle venue.

Après chaque coup de dé gagnant, une ronde était payée aux amis.

Le monsieur en question se grisa finalement jusqu'à la troisième capucine et entra chez lui en titubant.

Sa femme le déshabilla et réussit à le coucher sur son lit.

Notre pochard pendant son sommeil fit un rêve qu'il raconta le lendemain matin à sa femme.

Celle-ci fut indiscret et conta la chose à une voisine. Cette dernière en parla à son mari qui communique l'histoire à un vieux garçon.

Une semaine plus tard, le *Vrai Canard* était en possession de la légende que voici :

Monsieur X... une fois endormi, rêva qu'il avait fermé sa boutique dans la rue St. Joseph et qu'il s'était engagé moyennant un gros salaire de faire passer de l'esprit de vin en contrebande aux États-Unis. Dans son expédition il gagnait des sommes folles et il était en train de s'amasser une fortune assez ronde.

Malheureusement un jour, au moment où il traversait les lignes avec un autre contrebandier, il fut coincé par les officiers de la douane américaine,



NOS PÊCHEURS POLITIQUES.

MACKENZIE à Joly, ça ne mord pas fort de mon côté, je n'ai même pas pris une loche.

JOLY.—C'est écurant par ici. Je n'ai encore rien pris, pas la moindre barbote ou le plus petit crapais. Regarde donc Johnny s'il est chanceux. Son bateau est chargé autant qu'il peut l'être. Nos ap-pâts ne sont plus bons.

Son compagnon réussit à s'esquiver avec tout le whiskey de contrebande.

Il fut coninit devant une espèce de juge tout chamarré d'or et d'argent et il dut subir un examen préliminaire.

Le marshal lui dit :

Écoutez, mon cher monsieur venez de commettre un deli pour lequel nos lois sont très sévères. Vous devez choisir entre une restitution ou l'emprisonnement pour un an aux travaux forcés. Vous allez nous rendre un gallon de whiskey immédiatement ou vous faire écrouer dans la prison de l'État.

Grand embarras de M. X... qui avait oublié sa bourse.

Le temps pressait et il fallait s'exécuter.

L'officier américain reprit :

Vous n'avez pas d'argent. Il faut terminer cette affaire. Vous avez dans le ventre au moins un gallon de spiritueux, si vous consentez à nous le restituer, nous vous rendrons votre liberté. Nous avons par ici un moyen pour enlever la boisson du corps d'un ivrogne.

M. X... fut obligé de consentir.

On alla chercher un robinet et on le plaça dans le ventre du contrebandier.

Le gallon de Whiskey fut restitué aux autorités.

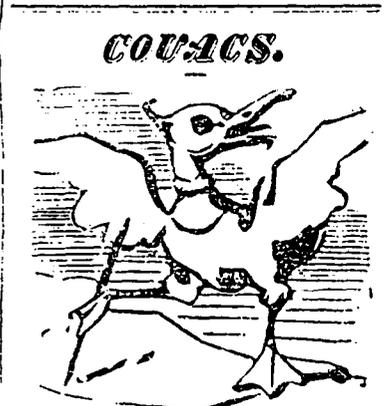
Lorsque M. X... se réveilla, son lit était trempé.

TELEGRAPHIE.

Joliette, 14 Avril.

A une assemblée des citoyens de Joliette, il a été décidé qu'une requête serait présentée à la législature fédérale pour demander une loi régularisant la vitesse des trains sur le chemin de fer de Lanoraie. Une amende de \$200 devra être imposée sur tout mécanicien qui lancera sa locomotive à une vitesse

de plus de 40 milles à l'heure. Les nombreux accidents occasionnés sur la voie par l'imprudence des mécaniciens font voir l'urgence d'une loi rigoureuse.



MASSON.—Baby, si je perdais l'allumette de ce ganif et si j'en faisais poser une autre est-ce que ce serait le même ganif ?

BABY.—Oui !

MASSON.—Eh ben, alors, si je perdais le manche et si j'en faisais poser un autre, est-ce que ce serait alors le même ganif ?

BABY.—Oui !

MASSON.—Alors, je suppose que je trouvais l'autre allumette et l'autre manche et que je les ferais arrangés ensemble, quel ganif quo ça serait ?

BABY.—Va t-en au balai. T'es trop chétre pour que je te réponde.

Un cuisinier d'Ottawa qui signe "Un passant" a publié le 2 Avril dans le *Canada* une causerie dans laquelle il s'érige en censeur de nos journalistes.

"Un passant" qui donne des leçons de français à nos grands confrères se permet d'écrire une phrase comme la suivante :

"Ces hommes sont engagés pour travailler à une construction qui

doit être terminée au mois de... à l'époque à laquelle, ils reviendront au pays ou l'ouvrage ne leur manquera pas alors."

Alors ! alors, "un passant" vous devriez étudier votre syntaxe.

Plus loin, vous citez un dicton latin qui arrive comme les cheveux sur la soupe.

Maintenant où est le français dans la période suivante ?

"Avec les hirondelles et les entrepreneurs de déménagements, les printemps nous ramène une autre sorte d'oiseaux que je voudrais bien voir migrer leur migration vers d'autres plages."

Nous donnerons six mois d'abonnement à celui de nos lecteurs qui nous fera connaître le nom du littérateur qui se cache sous le pseudonyme d'un passant. Pas de blague, nous vous proposons de livrer son véritable nom à la publicité. Ça sera là, son châtement.

La semaine dernière, une de nos caricatures représentait l'enterrement du chien de l'*Éclairer*. Son inhumation a été prématurée. La pauvre bête, pendant quelques semaines, n'a donné aucun signe de vie et nous avons jugé à propos de la conduire dans notre nécropole.

L'*Éclairer* s'est remis sur ses pieds, mais nous croyons qu'il ne fera pas de vieux os. Son enterrement n'est que partie remise et nous croyons que dans un avenir prochain nous aurons des lettres de faire part à communiquer à nos lecteurs.

Une personne de Brunswick, Mass. nous écrit lettre sur lettre nous disant : Je vous ai payé mon abonnement, j'ai déménagé, je suis maintenant à Brunswick. Adressez moi mon journal à cet endroit. Non mille fois non. Vous nous abusez. Comment voulez-vous que nous sachions si votre abonnement est payé si vous ne nous donnez pas votre ancienne adresse. Trouver votre nom dans le livre des abonnés, serait chercher une aiguille dans un voyage de fer. Envoyez-nous votre ancienne adresse et justice vous sera rendue.

Notre correspondant spécial des Îles Fidji nous mande que les anthropophages de cette localité ont été tellement civilisés par les missionnaires protestants de Londres qu'ils dernièrement ils ont fait rôtir un de ces derniers, et par un scrupule religieux, voyant que c'était un vendredi, ils ne l'ont mangé que le samedi.

Les canadiens-français sont toujours les mêmes.

Si l'un d'eux se lance dans une entreprise qui promet pour l'avenir, vite un autre se lève et cherche à l'abattre à son début.

Depuis quelques jours MM. Tremblay et Porrier parlent de fonder un journal rouge hebdomadaire. *La Patrie* qui n'aime pas ça, veut étouffer le monstre dans son berceau, en se donnant le luxe d'une édition hebdomadaire.

Conseil de Piron — Un auteur médiocre disait un jour à Piron qu'il voudrait bien faire un ouvrage auquel personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais.

—Vous n'avez, lui répartit le poète, qu'à faire votre éloge

A PROPOS DU NEZ

*Avoir du nez*

Quand on en a, ça signifie qu'on est malin, un lapin, un rude compère.

Le filou qui sait travailler sans se faire pincer, le monsieur qui réussit à gagner tous les cœurs, l'individu qui rend une visite juste au moment où les autres vont se mettre à la table, le spéculateur heureux.

Tous ces gens-là ont du nez.....

*Avoir quelqu'un dans le nez.*

Je vous assure que c'est une fichue place.

Si par malheur quelqu'un de vos amis vous a ainsi logé, vous êtes à plaindre.—Le monsieur vous abomine, vous déteste; vous êtes son cauchemar, sa scie. Il éprouverait du plaisir à vous rosser, à vous mordre; vous lui portez sur les nerfs d'une façon absolument navrante.

En un mot, quand on a *quelqu'un dans le nez*, c'est qu'on ne peut pas le sentir.

*Fourrer son nez partout:*

C'est ça qui est embêtant, pour une femme, par exemple, d'avoir un mari dans ces conditions là!

Voilà un type qui fouinasse dans tous les coins et recoins de la maison; il fouille, cherche, scrute du matin au soir, ouvrant les tiroirs, débouchant les marmites, cherchant dans les poches pour voir ce qu'il y a dedans.

\* \*\*

Nous lisons dans l'*Echo d'Iberville*.

Notre ami M. Stanislas Côté de la société *Le Grain* et Côté avocats, vient d'être nommé par la société St. Jean-Baptiste de cette ville, avocat de la dite société.

La société St. Jean-Baptiste en v'la une cliente qui va enrichir ses avocats!

\* \*\*

Calino fort ennu, e, rencontre un de ses amis.

—Mon cher, lui dit-il, je suis au désespoir, et je donnerais bien dix ans de ma vie pour être mort!!!

\* \*\*

—Combien faut-il de points pour faire un bon habit?

—Il faut les deux poings d'un tailleur.

\* \*\*

Isis devait être, chez les Egyptiens, la déesse du sommeil, puis qu'on dit: *Isis dort!*

(C'est dur, ô cher!)

\* \*\*

LE CHEMIN DE FER SUR LA GLACE.—Le restaurant du *City Hall Shades*, rue Gosford, a un chic tout particulier. Les clients sont toujours sûrs d'y trouver des attractions nouvelles soit dans le menu du free lunch qui est sans contredit le meilleur que nous puissions trouver à Montréal ou dans la combinaison américaine des boissons, breuvages de fantaisie. La dernière nouveauté dans le genre est le *Ice Railroad Cocktail* qui est excellent. Le propriétaire M. James Fahy par son affabilité et le trouble qu'il prend, pour donner satisfaction à ses clients mérite une large part du patronage public. Tout chez lui liqueurs, cigares, lunches, etc., est garanti de première classe. Allez-y, c'est au No. 15, rue Gosford, en face de l'Hôtel de Ville.

A V. HUGO.

Où, ô Hugo, perchera-t-on ton nom? Justice enfin rendue que ne l'a-t-on? Quand donc au corps qu'Académie on [nomme] De roc en roc, grimperas-tu, rare homme!

\* \*\*

A table, dernièrement, chez un gourmet:

—Ursule, on ne vido pas les bé-cassines; vous devriez le savoir.

—Bien, monsieur; mais j'avais cru plus propre de...

—Vous vous êtes trompée.

Le lendemain:

—Ursule, on vide les canards, quo diable... c'est une horreur!

—Ah! monsieur, vous changez de goût tous les jours. Tantôt vous en voulez, tantôt vous n'en voulez pas... Est-ce que je peux savoir moi!

\* \*\*

Traduction libre:

*Do vestem pauperi.*  
"C'est dans le dos qu'une veste de peau pèril."

UN CONSEIL PAR SEMAINE.

Si vous faites une proposition de mariage à une fille de la campagne, ne l'écrivez jamais sur une carte-poste, surtout si le maître de poste de l'endroit est une femme.

PROBLEME.

Le problème est de donner la recette d'un diner donné par un hôtelier. Il avait acheté

20 lbs Têtes de Veaux à 3c—60c	
3 gallons d'eau	.....
20 onces Sel	.....
20 onces Poivre	.....
8 Pains 15c.....	\$1 20.

montant \$1.85.

Avec cela il fit 3 gallons de soupe. Le nombre de pensionnaires et des habitués était de 48. Et chaque assiette contient un demiard de soupe. Combien chacun a-t-il eu d'assiettées de soupe? Et combien d'argent le propriétaire a-t-il fait sur ce diard là. Chaque personne payant 25c pour sa carte.

L'hôtel du Canada n'a pas été fermé comme nous le disions dans notre dernier numéro. Il a passé des mains du syndic en celles de Madame Saucier qui continuera d'en faire une maison de première classe. Voir l'annonce.

Un politicien du quartier St. Jacques est arrivé chez lui lundi matin affreusement pochardé. Sa femme le déshabilla et lui fit prendre des tisanes en lui disant: Espèce d'imbécile, si tu étais resté à Montréal, tu serais allé passer ton samedi soir chez Théotime Lanctôt, au coin des rues Ste. Catherine et Sanguinet. Là tu aurais goûté des liqueurs de première classe qui ne t'auraient pas causé de mal aux cheveux. C'est la boisson de campagne qui t'a rendu malade.

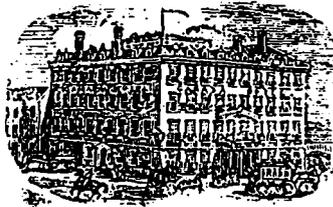
Montréal possède dans le nouvel établissement de C. Robert un magasin de chapellerie véritablement de première classe. L'assortiment de chapeaux de printemps et d'été est choisi avec un soin méticuleux et sort des meilleures fabriques de l'univers. Robert ne fait pas d'imposition sur le public. Ses prix modérés lui assurent une nombreuse clientèle. Allez visiter son stock et vous serez sûrs d'y acheter votre coiffure de printemps. Le magasin de Robert est au coin des rues St. Laurent et Vitry.

N'oubliez jamais que le Vrai Truteau, celui qui était si bien connu à St. Vincent de Paul, tient aujourd'hui son restaurant fashionable au coin de la rue Craig et de la ruelle Ferrault. Avis à ses amis.

Le Vrai Canard a assisté hier à un caucus tenu par les marchands de vin de Montréal. Ils ont conspiré ensemble pour se débarrasser à tout prix de Jos. B. Giguère qui les fait mourir à petit feu en vendant un vin de messe garanti pur à raison de \$1.40 le gallon. Ce vin de messe est sorti triomphant de l'analyse et est déclaré de première classe. Allez chez Jos. B. Giguère, marchand épicer, No. 442 rue St. Joseph.

AVIS AUX MENAGERES.—Une ménagère qui entend l'économie et qui désire donner à son mari et à ses enfants tout le confort domestique possible, ne doit jamais oublier d'acheter ses viandes, légumes, charcuterie à l'étal privé de Chs. Meunier, coin de la rue Craig et de la Côte St. Lambert. Cet étal est propre comme un sou neuf. Les viandes sont respectueuses de fraîcheur. Les prix sont des plus modérés.

Hotel du Canada



RUE ST. GABRIEL Montreal,

Cet Hôtel est maintenant la propriété de MADAME SAUCIER

qui est bien connue du public voyageur. La nouvelle administration ne néglige rien pour en faire un hôtel de première classe. L'établissement a été restauré et a subi des réparations nécessaires. L'hôtel est situé au centre des affaires.

Des omnibus à l'arrivée et au départ des trains et vapeurs.

Madame Saucier espère revoir son ancienne clientèle à qui elle promet satisfaction. Ses prix seront modérés.

ROMANCE NOUVELLE.

EXTASE PRIX, - - - - 30c

Poésie de VICTOR HUGO.

Musique de ERNEST LAVIGNE.

Expédié franco, sur réception du prix marqué; (en timbre-poste, on autrement) Publié par

ERNEST LAVIGNE.

237 Rue Notre Dame,

MONTREAL.

MEUBLES DE LUXE

A BON MARCHÉ.

Avantages extraordinaires offerts aux personnes qui veulent meubler des maisons.

A. BELANGER,

Meublier

No. 276, RUE NOTRE-DAME.

Offre en vente

Nouveaux Setts de Salon avec riches cou-vertures en soie écru, noir et or. Setts de Chambre à coucher, bois très-riche.

Spécialités de Berceaux brevetés, d'un dessein nouveau et très-élégant, aussi

TROIS GRANDES GLACES DE SALON

qui seront données presque pour rien. Une visite est sollicitée.

A. BELANGER

No. 276, Rue Notre-Dame.

FEUTRES!

FEUTRES!

FEUTRES!

Où trouver un feutre fashionable à bon marché?

Le public n'a qu'une voix pour répondre, c'est dans le magasin qui a toujours gardé sa renommée pour le bon marché, chez

Dubuc, Desautels & Cie.,

Où y trouvez les

IMPORTATIONS NOUVELLES

Les dernières modes de Paris, Londres et New-York.

Le Stock est considérable

et mérite d'être vu.

Les chapeaux de soie, dernier style, se vendent à un rabais extraordinaire pour argent comptant.

La Chapellerie a meilleure marché

se trouve toujours au

No. 217, RUE NOTRE-DAME,

où le Gros Chien Blanc est à la porte.

Dubuc, Desautels & Cie.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

Tout un hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Cette feuille exclusivement littéraire et unique dans son genre au Canada, contient huit grandes pages de feuilleton qui sont et seront toujours des plus émouvants et des plus moraux.

Nous enverrons, *gratis*, un numéro spécimen à toute personne qui en fera la demande.

Les personnes disposées à prendre une agence voudront bien s'adresser au FEUILLETON ILLUSTRÉ pour les conditions.

Abonnement: par an, \$1.00; six mois, 50 cts; trois mois, 25 cts.

HOULE & CRE., Propriétaires. Adresser: Boîte 1986 B. P.



A MUSE POPULAIRE

(CHANSONNIER NOTÉ.)

2me LIVRAISON

Prix: 25 Cts; Etats-Unis, 35 Cts.

Chaque Livraison contient 104 pages de vente chez tous les principaux Libraires du pays. S'adresser à

A. FILIATREULT,

1000 STE. ELIZABETH MONTREAL.

Conseil Judicieux.—P... disait à un garçon de café qui le servait mal

—Il faut vous marier.

—Pourquoi cela?

—Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.